



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Trimestre ..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADERAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.

LE VRAI  
PEUT  
QUELQUEFOIS  
MÊTRE PAS  
VRAI SANS  
BLAGUE  
BOIS L'EAU

FEDERATION DE CANARI

LES CRIMES

POLICHINELLE.

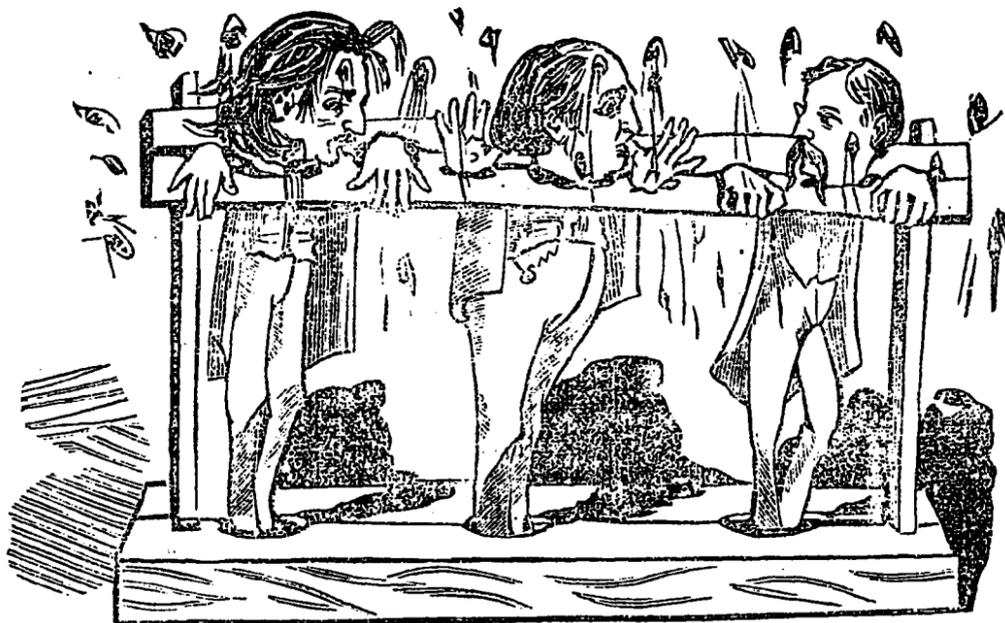
ANNONCE AU PUBLIC

Venez tous, amis et ennemis, gens barbus et sans barbe, savants et ignorants, gens sobres et goulus, Français Anglais, Italiens, Chinois et Cochinchinois, et vous, mesdames, qui avez les yeux noirs comme la suite des cheminées, et vous, mesdemoiselles, qui avez les yeux d'un bleu d'azur comme la mer Méditerranée, et vous, jeunes gens graves et sérieux qui vous cachez pour fumer votre première cigarette au fond des caves, et vous, petit gargon malpropre qui rincez votre nez avec vos doigts et qui vous battez, du matin au soir, comme des guerriers vaillants, et vous petites filles charmantes qui piaillez tout le jour comme des cailles dans les blés ou comme des geais sur le haut des chênes, venez tous, approchez, écoutez-moi !

II

NAISSANCE ET BLESSÉS DE POLICHINELLE

Je vais vous raconter l'histoire tantôt joyeuse et tantôt terrible de ce fameux bos-u, qui eut plus d'esprit et de méchanceté que tous les autres hommes, qui fut tantôt prince et grand seigneur, et tantôt tout le contraire, qui commît tous les crimes, qui eut tous les bonheurs, qui rossa tout le monde et même le commissaire, qui fut longtemps l'ami et le compère du diable, et qui finit par... Mais, pour connaître la fin, écoutez-moi jusqu'au bout.



Au Pilon de la Nation.

Polichinelle était son nom. Nom-bréuse était sa famille qui contenait des personnes de tout âge et de toute profession, des menuisiers, des charniers, des vitriers, des généraux, des huissiers, des procureurs, des savetiers, des boulangers, des banquiers et même des maréchaux, des rois et des empereurs. ( Cette histoire comme on le voit, date de loin, de sept ou huit cent mille ans pour le moins avant la naissance de Notre-Seigneur Jésus Christ.) Il était donc bon gentilhomme, ayant d'ailleurs, comme nous tous, pour ancêtre le vieil Adam, qui fut le premier roi et seigneur de la terre. Polichinelle même a dit souvent qu'il était de la branche aînée d'où descendent tous les grands rois, tous les puissants guerriers, tous les marquis, tous les comtes, tous les barons, tous les banquiers, tous les grands magistrats, et qu'à ce titre et en vertu du testament d'Adam, il avait plus de droits que personne de gouverner, administrer, gérer et dépenser le fonds commun, c'est-à-dire les produits du globe terrestre. En revanche la branche cadette avait le devoir de travailler beaucoup pour subvenir à ses besoins ( je veux dire aux besoins de lui, Polichinelle, et de son illustre famille).

Mais il ne put jamais montrer le testament de notre premier père. C'est pour quoi, de temps en temps, la branche cadette a pris les armes contre la branche aînée, ce qui produisit beaucoup de guerres, de livres et de massacres et fit verser beaucoup de sang et d'encre. Après tout, ce ne sont pas nos affaires. Celui dont je parle aujourd'hui est le plus célèbre de tous. Il fut, sous divers déguisements : Pulcinella en Italie, Polichinelle en France, le respectable M. Punch en Angleterre, le gros Hans Wurst en Allemagne, vicieux et scélérat partout, et pour comble de bonheur et de gloire, bos-u par derrière et par devant. Voici comment ce double accident lui arriva. Mme Polichinelle, sa mère ( qui s'appelait en réalité Pulcinella, mais je traduis tout de suite son nom en français pour la clarté du récit), était une sainte femme du bon Dieu, fidèle à tous ses devoirs, bonne comme le bon pain, douce comme un agneau blanc, innocente comme l'enfant qui vient de naître, laborieuse comme une fourmi, soumise à son mari comme un soldat à son capitaine, muette en temps ordinaire comme une carpe, éloquente quand il le fallait comme

le consul Cicéron de Rome, économe autant que Caton l'Ancien, ferme contre la douleur comme Caton d'Uti-que, pleine de sagesse et de sentiments comme le roi Salomon, belle comme la vertu, en un mot, une femme accomplie et telle qu'on n'en rencontre jamais sur la terre. D'une telle mère il n'aurait dû naître qu'un saint homme ou un grand évêque, n'est-ce pas ? mais voyez le guignon !... M. Polichinelle, le père, était justement tout l'opposé de sa femme. Autant elle était sainte, autant il était impie. Autant elle était fidèle à ses devoirs, autant il était pressé d'y manquer. Autant elle était bonne et douce, autant il jurait, blasphémait, sacrait et massacrait. Autant elle passait d'heures à travailler, couper, tailler, coudre, repasser, attacher des boutons aux chemises de son mari et repasser ses culottes, autant il en passait, lui, à boire au cabaret avec des gens de mauvaise société, mauvais guoux, pondeurs et libertins, et bien qu'à la fin le bon Dieu, indigné de sa conduite et n'attendant plus lui de aucun repentir dit au Diable : —Celui-là est à toi. Va, je te l'a-

bandonne. Le Diable à son tour, heureux de la concession, entra dans le cabaret où le pauvre M. Polichinelle jouait aux dés contre un gentilhomme romagnol et trichait de toutes ses forces suivant sa coutume. Alors, le voyant en état de péché mortel, tout préparé et bien à point pour entrer dans la cuisine de l'enfer, le Diable suggéra un gentilhomme l'idée de vérifier les dés, et comme ce Romagnol, mauvais guoux et pipeur de dés lui avait triché, bouché, biché, triché, il lui donna dans la tempe un terrible coup de couteau dont le pauvre homme tomba évanoui, mortellement blessé ; on le transporta dans sa maison, n'ayant eu que le temps de prononcer un dernier blasphème. Après quoi il mourut en état de péché mortel, comme il avait vécu depuis son enfance, et le Diable vint, comme s'était son droit et son devoir, pour s'emparer de l'âme de M. Polichinelle, le père, qui était devenu son bien et qu'on ne pouvait pas lui disputer légalement. Mais il faut d'abord comment se passa l'affaire, comment il entra en possession du défunt, et quelles graves conséquences en résultèrent pour la vie entière de Polichinelle le fils, celui-ci même dont on va lire l'histoire.

III

Mme Polichinelle était occupée à tricoter près de la fenêtre, un peu avant qu'on lui rapportât le corps de son mari. Elle repassa dans sa mémoire tous les torts que le pauvre cher homme avait eus envers ses voisins, ses amis et ses ennemis, et en particulier envers elle. C'était un cœur d'or. Mme Polichinelle, un cœur toujours prêt à pardonner les injures, mais qui ne les oubliait pas. Ce soir-là donc, elle tricota, et de temps en temps se levait pour écumer le pot-au-feu, car l'heure du dîner était proche, et M. Polichinelle, toujours exact à remplir ses devoirs envers lui-même, n'aurait pas supporté le moindre retard. Il aurait plutôt étranglé à moitié en femme en lui serrant le cou avec les deux mains, ainsi qu'il en avait fait l'essai bien souvent. Aussi était-elle fort attentive, regardant la pendule et faisant quelques réflexions sur sa destinée. —Cinq heures et quart ! Je n'ai plus que trois quart d'heure. Mon mari va venir. La soupe sera-t-elle prête ? Le macaroni sera-t-il cuit à point ? Trop cuit, c'est de la marmelade. Trop peu, c'est pire encore ; on croit avaler des tuyaux d'orgue ; du moins, c'est mon pauvre cher Polichinelle qui le dit, et il s'y connaît !